

STUDIO DIFFÉREMMENT

Les textes et les illustrations
de cette rubrique historique
sont protégés par l'article L-111-1
du code de la propriété intellectuelle,
pour toute utilisation nous contacter.

© Studio Différemment

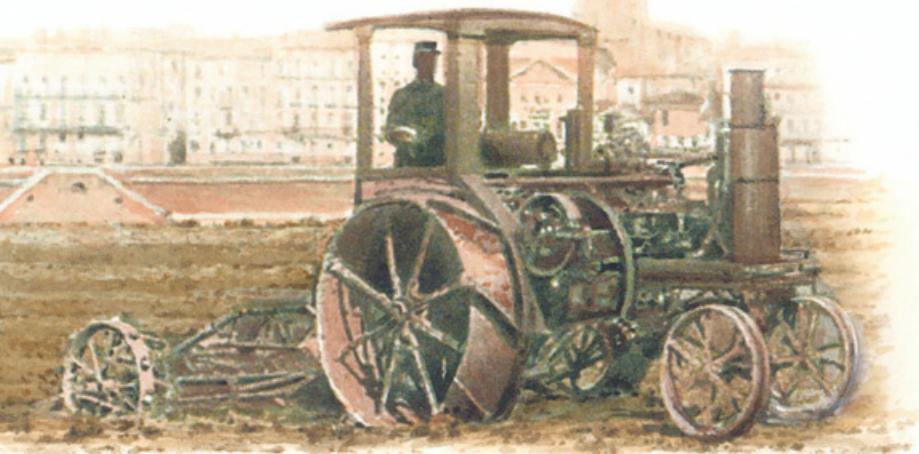




1914 : Toulouse part en guerre



Ci-contre : sortie des nombreux ouvriers qui travaillent à l'Arsenal. Ci-dessous : en avril 1917, la municipalité envoie un tracteur dernier cri labourer la prairie des Filtres afin qu'elle puisse produire des pommes de terre. La guerre est synonyme de restrictions, particulièrement en ville. 1917 est l'année la plus terrible : chauffage, éclairage, sucre, farine, œufs, viande, tout est rationné et on conseille aux Toulousains de se nourrir de pain rassis « beaucoup plus sain et digestif que le pain frais ».



PREMIÈRE GUERRE MONDIALE Il y a 100 ans, le samedi 1^{er} août 1914 à 6 heures du soir, les affiches de mobilisation générale commençaient à couvrir les murs d'une ville qui avait appris la nuit précédente l'assassinat à Paris de l'enfant du pays, Jean Jaurès.

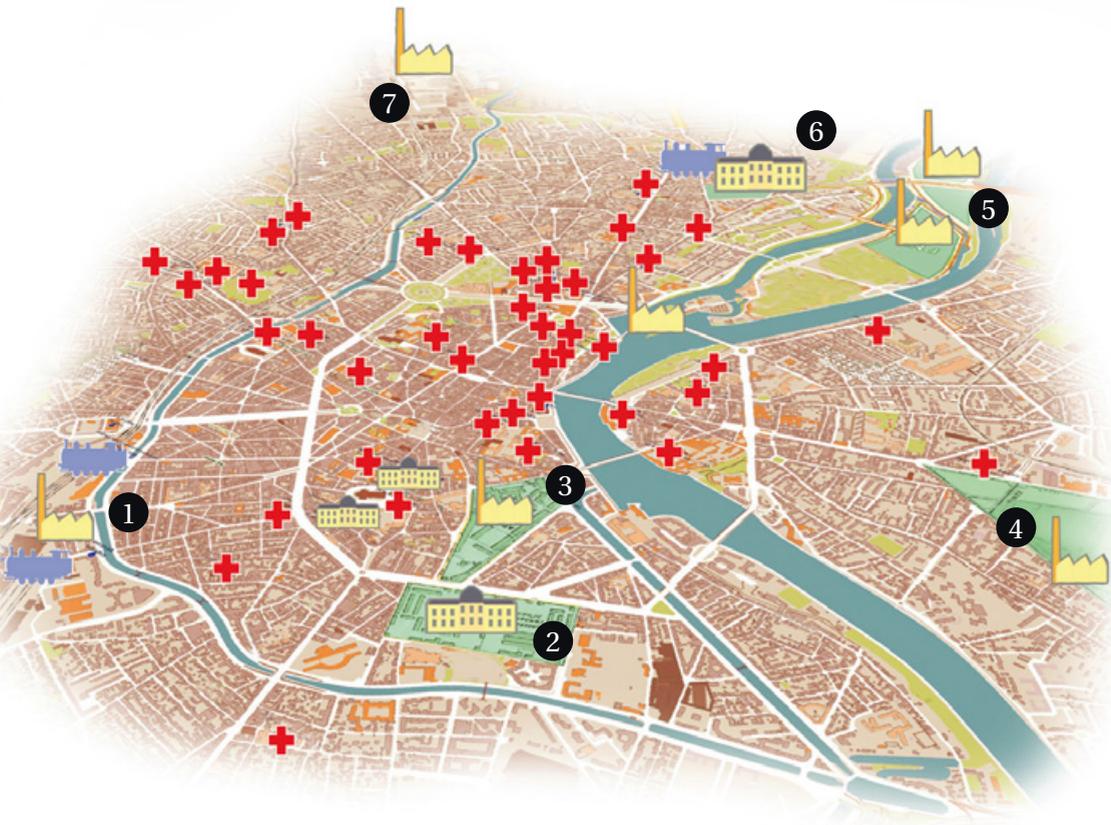
« **O**N SE DEMANDE UN moment s'il vaut la peine de vivre, et si l'homme n'est pas un être prédestiné à la souffrance, étant aussi

quelques journées d'excitation et de grands mouvements de foule. Devant les affiches de mobilisation, placardées dès 6 heures du soir le samedi, « les femmes pleurent silencieusement », des vieillards « ne peuvent contenir leur joie », « des adolescents circulent dans la ville aux cris de "À Berlin!" ». Aux terrasses des cafés, les orchestres symphoniques jouent les "airs alliés" et une foule émue

se découvre. Un tonnerre d'applaudissements éclate à la fin de chaque hymne. Délire nostalgique d'une foule, comme lasse de tranquillité et qui veut du nouveau, du grand, de la joie ou de la frayeur, à ne savoir laquelle des deux. » Les rues se remplissent de soldats et de réservistes auxquels le maire, Jean Rieux, conseille « de se munir des vêtements militaires dont ils sont détenteurs, et autant que

Ci-contre : Toulouse se couvre d'hôpitaux provisoires (croix rouges sur la carte) et d'ateliers d'armement. Gare Matabiau et gare Raynal ①, Caserne Compans-Caffarelli ②, Arsenal ③, Cartoucherie ④, Poudrerie ⑤, Caserne Niel ⑥, Montaudran ⑦. Ci-dessous : l'enthousiasme de la mobilisation ⑧, des « coloniaux » ⑨ en transit à Toulouse et venus des 4 coins de la planète, une infirmière et ses blessés ⑩.

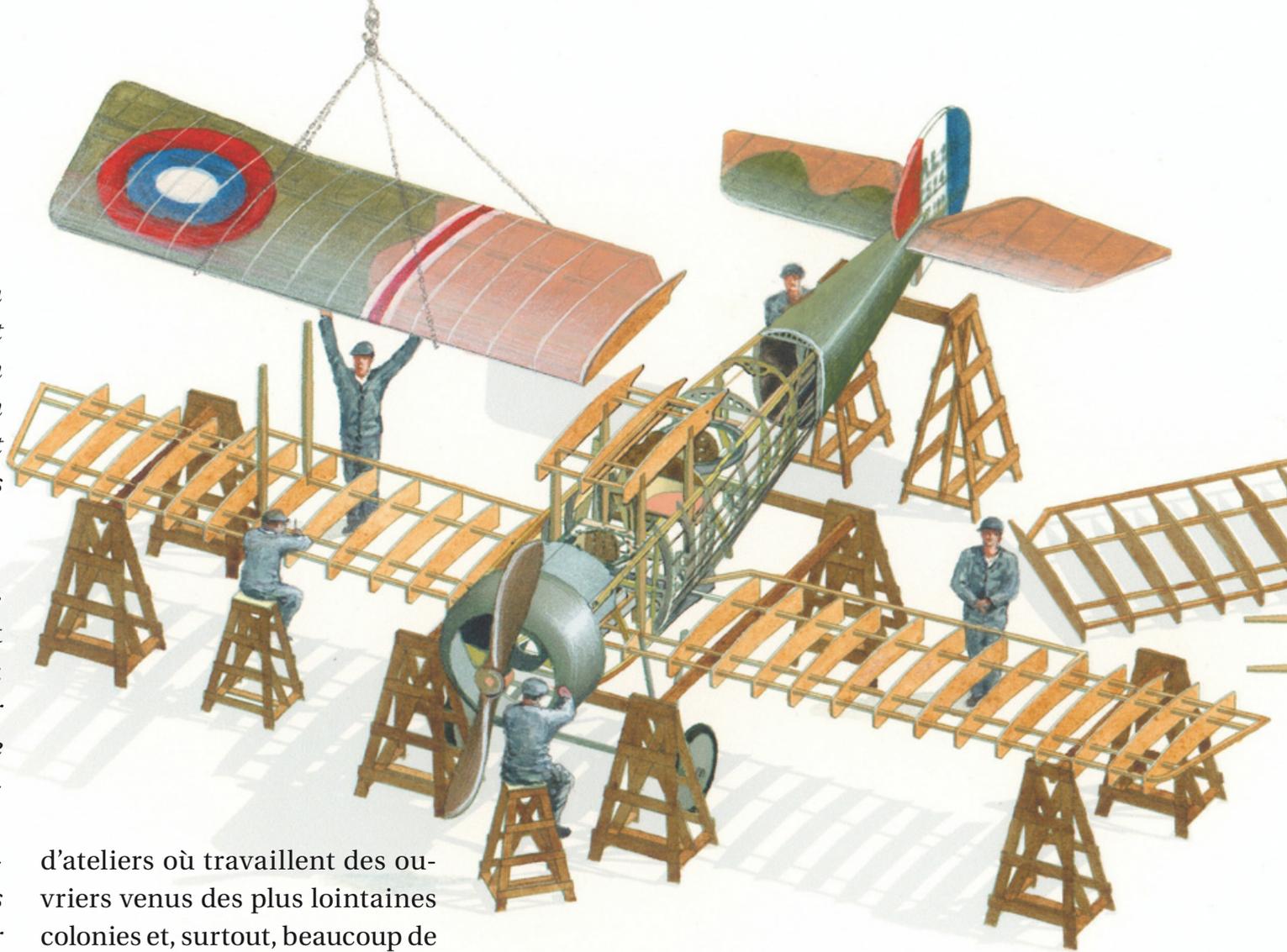
incapable de se résigner à sa nature animale que de s'en affranchir » avait écrit Jaurès dans La Dépêche du jeudi 30 juillet 1914. Le 31 au soir, Jaurès est assassiné et la nouvelle s'affiche sur toute la largeur des journaux diffusés le samedi 1^{er} août à Toulouse alors que 500 soldats prennent possession de la gare Matabiau pour assurer la mobilisation générale. Les Toulousains, qui ont appris dans la nuit avec « stupeur » l'assassinat de Jaurès, vont connaître



possible de deux chemises, d'un caleçon, de deux mouchoirs et de deux paires de chaussures en bon état, mais déjà rompues. Afin d'éviter toute perte de temps, il est utile qu'ils se fassent couper les cheveux ras avant de partir.»

TOULOUSE, CAPITALE DE L'ARRIÈRE. La concentration est maximale à la gare Matabiau : « Les Toulousains, nombreux sur les quais et sur la passerelle de l'École Vétérinaire, saluent l'arrivée et le départ de chaque train. Ni les pleurs des épouses, des enfants, des fiancées, ni les sanglots des mères ne peuvent arracher l'être cher à l'engrenage qui l'entraîne déjà vers quelques champs de bataille. » La gare Matabiau restera le centre névralgique de la ville tout au long des quatre années de guerre : les soldats partis, les évacués du nord-est du pays arrivent rapidement puis le premier convoi de blessés le 26 août, le premier train de prisonniers allemands (« traités avec une sollicitude qui blesse profondément tous ceux qui ont l'occasion de la constater ») le 30...

Les convois ne cesseront plus. Loin du front, Toulouse devient l'une des capitales de « l'arrière » : on y soigne les blessés, on y fait travailler les prisonniers et, très vite, en développant et multipliant les installations existantes, on fabrique des armes. Exceptionnellement peu industrielle jusque là, la ville se couvre



d'ateliers où travaillent des ouvriers venus des plus lointaines colonies et, surtout, beaucoup de femmes qui y font preuve « d'une habileté et d'une endurance inattendues », sachant « accomplir des besognes qui semblaient être l'apanage exclusif de l'autre sexe ». Des femmes (les « ponsinettes ») qui conduisent aussi les tramways de la compagnie Pons et contrôlent les tickets à la place de leurs maris mobilisés, des « femmes courageuses qui auront apporté toute leur énergie et sacrifié leurs goûts et leurs habitudes, leur coquetterie même (la plupart sont jolies) aux besoins de la défense nationale » écrira un muffle de journaliste.

ARMISTICE ET ÈRE NOUVELLE. Le 11 novembre 1918, 3878 soldats toulousains « morts pour la France » plus tard, « vers 10 heures du matin », la « grande nouvelle » de l'armistice se propage en ville « avec une rapidité extraordi-

naire ». « Jamais, de mémoire de Toulousain, la ville n'était apparue aussi heureuse, aussi pavoisée, aussi sincèrement, aussi profondément en fête. Vers midi, les cloches des églises ont sonné à toute volée, annonçant la paix. Les cafés, les restaurants, se sont remplis de gens heureux et on a bu à l'ère nouvelle. » L'ère nouvelle ne durera pas très longtemps : très exactement vingt-quatre ans plus tard à quelques jours près, les soldats de Hitler rentraient dans Toulouse. ●

À lire : « Carnets de guerre toulousains, 1914-1919 », Archives municipales de Toulouse 1998.

Réalisation : Studio Différemment
Illustrations : Jean-François Binet, Jean-François Péneau.
Texte : Jean des Saint Blanquat.

STUDIO  IFFÉREMMENT

Ci-dessus : en mai 1918, le Salmson 2A2, premier avion en construction dans les ateliers que l'industriel Latécoère a installé à Montaudran. Huit cents autres suivront en quelques mois, c'est le début de la vocation aéronautique de Toulouse. Ci-dessous : dans les ateliers et les usines, les hommes partis au front sont remplacés par des travailleurs venus des colonies, des prisonniers allemands ① (pour le matériel de santé ou de soutien) et surtout par les femmes. Ici à la poudrerie ② et dans une fabrique d'obus ③. Le changement de mentalité est profond.

